

Jean-Michel Guyot

Vingt et un solstices d'hiver

Préambule

Furieuses, impétueuses parfois, alluviales toujours, tes eaux.

Quelquefois te vient le soupçon que ce limon déposé par toi profite à d'autres qu'à toi, mais à toi, le fleuve, il ne revient pas de te reposer aux rives ni d'y travailler à la splendeur des jardins qui n'appartiennent qu'à ceux et celles qui se sont installés au bord de tes rives généreuses.

Loin à l'écart de tes rives de vastes mausolées attestent que quelque chose a voulu durer malgré le temps qui emporte tout. Les habitants de tes rives limoneuses s'y plaisent tant. Ils voudraient que leur séjour y dure toujours, mais c'est toi, toi seul qui demeures, là, au cœur de cet emportement qui fait tout le prix de ta présence éternelle. C'est toi la mémoire des hommes et des femmes de cette contrée hospitalière, c'est toi qui le premier as tracé un signe d'espérance dans la terre aride du désert tout proche, c'est toi qui as rendu ce lieu habitable.

Ici a vu les fils et les filles d'Israël plier sous le joug, puis se lever pour partir. Ils ont emporté un peu de tes eaux dans les yeux de celui qui les a conduits vers la Terre Promise. L'exode est sans fin à qui sait que la liberté toujours compromise ne cessera de battre dans les cœurs de ceux et de celles - grâce leur soit rendu ! - qui ont eu le courage de fuir la Terre de Pharaon.

Une tension s'expose aux rives du fleuve, puis se détend dans la fragilité inexorable du désert. Quarante années d'errance pour arriver seulement au seuil d'une promesse qui ne cesse de durer, voilà ce qui palpite à la surface de tes eaux, fleuve majestueux qui aura porté celui qui est né des eaux.

Dans la pierre fière, gravées là, des paroles d'être, des paroles toujours à venir, et brisées une fois par celui qui les a vu s'amortir en signes flamboyants. Du feu gravé dans la pierre, une foudre qui ne foudroie pas, ne poudroie pas, ne tombera jamais en poussière, tel est le signe tout droit venu de celui qui a été porté par tes eaux généreuses.

Au milieu les joncs, dans un panier d'osier, un tout petit enfant babille, emporté doucement par le courant vers cette femme douce qui le reconnaît d'emblée pour sien, ce fils d'Israël. Toi, le fleuve tu as permis ce miracle de la rencontre, toi, à qui la mère a confié l'enfant dans l'espoir d'un avenir meilleur que la mort. De cet enfant, un peuple entier a appris la force de l'espérance, la fierté retrouvée, l'allant et le goût de vaincre l'infortune. Tu es le trait d'union, la marge, le silence fait eau, le frisson du temps à la surface de la terre habitée. Grâce te soit rendue, fleuve impétueux.

Tes débordements ne sont jamais qu'une chance renouvelée de saison en saison de vivre debout pour aller ailleurs. Libre à ceux qui le désirent de demeurer au bord de tes rives, oui, libre à eux, mais de toi à moi, c'est un pacte scellé dans le vent du désert tout proche qui va et vient dans

mon oreille attentive à la moindre brise qui passe dans la palmeraie lointaine, là, au plus près du puits où viennent à se rassembler les forces errantes.

La jeune fille aux cheveux d'or

Dans ma grande fatigue, j'ai noyé le feu

Passagère fatigue, compagne clandestine,

Je te destine au grand soir étoilé

Aux rubans d'argent ailés qui ornent les façades

Des édifices passés

Qu'un proche avenir verra s'enflammer

Ainsi tu périras dans tes propres flammes

Que tu as reniées

Je te laisse un os à ronger et ma propre chair

Dieux que sommeil est prometteur

Freyja fraye toutes les nuits avec les étoiles rousses

Elles dansent à ses côtés, les nombreuses

Insolite alors la plaine humide

Où chemine la chaumière

Collier et ceintures d'étoiles,

Les lucioles qui ouvrent le chemin

Vers son repos

Un bon repas attend le voyageur exténué

Son cheval fourbu aura paille, foin et bons soins

La jeune fille aux cheveux d'or a le sourire

En préparant une soupe de vigueur

Destinée au voyageur

Odin ne saurait se tromper, mentir encore moins

Sa venue par lui annoncée ne saurait tarder

Dans l'âtre, feu crépite,

L'hydromel patiente dans le broc de grès

A la nuit parjure, tu pardones,

Amante légère

Tes hanches frémissent

Tout ton être en accord avec la nuit qui vient

Entre chien et loup déjà le chant de l'effraie

Plus dense, plus intense le silence propice à la venue des dieux

Dès lors

Ombre et lumière

Je te l'ai dit : Je suis à prendre ou à laisser. Tu m'as laissé, grand bien te fasse.

A cette époque, je m'attachais à la première venue qui me semblait pouvoir m'offrir tendresse et sécurité. J'étais terriblement inquiet, ayant dû prendre mes distances avec une mère aimante mais paralysante, je ne dis pas dévorante.

Mon manque de confiance en moi d'alors provenait de mes deux parents, des gens simples mais intelligents, malheureusement écrasés dans leur enfance par les privations rendues plus dures encore sous l'Occupation nazie. Ils y ont laissé une part de leur santé, ont vécu pendant toutes ces années avec une peur diffuse au ventre. Mon père ne fut pas gâté, flanqué qu'il était d'un beau-père sans cœur et d'une mère aussi sèche que ce compagnon qui n'avait pas daigné divorcer pour elle et l'épouser. J'arrête là, les histoires familiales se répètent, toutes occupées par leur lot de chagrin et de peines, des joies aussi, des moments lumineux qui aident à vivre, longtemps après qu'ils ne sont plus que souvenirs.

La première venue, disais-je, comme si elles avaient été légions. Non, ce ne fut pas le cas. Le grand timide que j'étais s'y entendait par sa froideur à tenir à distance presque tout le monde. Je n'ai ouvert la porte du jardin qu'à de rares élues qui n'en valaient pas la peine.

Beaucoup de temps a passé, mais est-t-il jamais passé ?

« J'ai changé à travers une permanence. », écrivait l'ami Jean-Paul sans sa biographie que j'avais dévorée, avant de passer le bac de français, lecture heureuse qui me valut une excellente note à l'écrit.

Ambigu comme ce verbe qui hésite entre les auxiliaires être et avoir, le temps, ambigu comme nous qui sommes condamnée à l'ambivalence à son égard, merci Monsieur Bleuler pour ce bon mot. Sigmund a bien retenu la leçon.

Je le sais : même sous hypnose, je ne serais jamais que le double de moi-même, et ce à l'infini, perdu dans un jeu de miroir qui interdit toute captation d'une image unique, a fortiori du « modèle » reflété par les miroirs, tous déformants qui plus est, le « modèle » n'étant à tout prendre qu'un ensemble projeté par mon entourage familial sur ma personne introuvable.

Ce qui me fait dire que seule la lumière est vraie, innocente et sainte.

Vouloir ne faire qu'un avec cette lumière omniprésente sans y être, sans en être, c'est tout bêtement impossible. Laissons la lumière à ses jeux, restons cette ombre qui la suit, accordons aux autres, à tous les autres de venir s'y reposer le temps d'une bonne sieste. C'est le moins que nous puissions faire dans ce désert.

Je n'ambitionne pas, disant cela, d'être pour toi cette oasis de verdure que je puis être à mes heures. Le désert demeure, et sa traversée patiente ou harassante, et ses sables et ses vents brûlants.

Je suis le premier à en aimer la rudesse, de celle qu'on évoque pour qualifier un climat ou une saison. Même si nous sommes nombreux à ne pas vouloir vivre dans des conditions extrêmes, il reste qu'oasis et puits d'eau fraîche et pure ne nous sont donnés qu'au beau milieu du désert, et non ailleurs.

Pour autant, nous aimons vivre le long des fleuves. Nous recherchons l'humidité et ses riches pâturages, ses terres fertiles et son ombrage nombreux, c'est bien humain.

Le Nil est pour cela le fleuve des fleuves que nous révérons comme un dieu, sans pour autant l'adorer à la manière d'une idole. Nous l'aimons pour ses jeux de lumière, ses crues et ses décrues, sa vie qui dispense la vie aux humains qui ont soif de vivre.

Loin, très loin d'autres fleuves, d'autres histoires, et toi, et moi, et nous tous, vous tous et vous toutes, fils et filles de la lumière qui accompagnez de votre vie le grand désert.

Un tapis

Les escaliers sont raides qui mènent au grenier. Le sommet de la maisonnée se mérite. J'en ai les mollets durcis, mais mon souffle ouvre le passage, comme s'il me portait.

Je pousse la porte de bois clair. Elle est si sèche, elle grince sur ses gonds, résiste vaguement à ma poussée.

J'entre. L'espace est libre, nul objet massif n'encombre le grenier. Un seul objet gît en son milieu.

A vue d'œil, dans la pénombre, c'est un tapis rouge carmin enroulé sur lui-même, posé à même le sol. Par la lucarne, un jet de lumière douce tombe dessus, les poussières dansent dans ses rayons.

De petits crissements se font entendre, comme c'est bizarre ! Ils sont réguliers, presque imperceptibles, témoignent d'une présence indécise. Quelque rongeur, sans doute.

Mais voilà que le tapis frémit. Il s'agite de plus belle, remue, comme secoué par une présence en son sein. Je reste coi, intrigué, vaguement inquiet. Les crissements ont cessé, je m'en aperçois maintenant. Je retiens mon souffle.

Le tapis ne remue plus. Il faut que je voie ça de plus près. Je me penche, pose un genou à terre pour le dérouler. J'ai beau m'en saisir à deux mains, pas moyen de l'ouvrir. Il résiste. Je recommence, tente de le dérouler d'un coup sec. Peine perdue. Il est comme scellé.

La lumière ne cesse de l'éclairer, je respire à pleins poumons les poussières, je suffoque. J'ai soulevé bien trop de poussière. Il faut que je recule un instant. Le tapis n'a pas bougé d'un pouce, et moi je suis couvert de poussière grise.

Je frotte pantalon et T-shirt noirs, ce faisant, je ravive le nuage de poussière suffoquant. Je recule encore et encore, pour échapper à la poussière. Me voilà à deux pas de l'ouverture de la porte.

Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je veux voir les motifs de ce damné tapis enroulé sur lui-même.

Mais comment faire ? Les crissements ont repris, toujours les mêmes.

Les douces terres

Une taverne à la main, j'ai bu un coup, puis deux, puis trois.

La nuit se faisait attendre.

Ah l'été et ses marges d'espoir qu'on prend si facilement pour des marges de manœuvre. A la nuit enfin tombée, plus une seule trace d'espoir. La nuit noire et puis c'est tout, enfin presque. Oui, la réalité est retorse, même en l'absence de rien, elle trouve un petit je ne sais quoi qui ravive la flamme.

Des flammes, je n'ai cessé d'étudier les raisons, toutes superficielles, arasantes, harassantes.

Je m'y retrouve un peu, beaucoup, passionnément, selon les saisons.

Bien sûr, l'hiver n'est jamais en reste, de loin ma saison préférée en ce qu'elle exacerbe la perception. Plus aucun parfum ne rôde dans l'air saturé de froid. Ne reste que la cognée du vent d'hiver, bise ou aquilon.

Le vent cogne sans distinction, frappe tout ce qui bouge, tout ce qui ne bouge pas, fige les huiles et les eaux courantes. Il n'est pas jusqu'aux ruisseaux de mon pays qui ne se couvrent d'une fine couche de glace inégale et pleine de petites bulles d'air emprisonnées sous laquelle coule un maigre filet d'eau.

L'été venu, je me gorge d'odeurs. Les pollens dansent dans l'air excité. Dieux que j'aime alors marcher dans les prés fraîchement fauchés. Au-dessus de ma tête enivrée, les milans tournoient par dizaine, guettant le moindre signe de mulot à dévorer.

Les lavandières ont disparu. La fontaine du village est en ruine, mais les commérages vont encore bon train. L'humaine condition poursuit ses ravages.

Je songeais à tout cela dans l'ivresse. Je gagnai la première auberge espagnole venue et m'y tins quiet et coi jusqu'au petit matin.

D'hier et d'aujourd'hui

Si nécessité faisait loi, c'est peut-être ton corps tout entier que j'habiterais, par intermittence à tout le moins car je ne cesse depuis la nuit des temps d'aller et venir en tout un chacun, comme libellule sur l'eau puis le rocher, l'algue languide qui verdoie dans les eaux et la fleur insoumise qui rutile, le jonc penché sur les eaux et les feuilles des aulnes.

J'y verrais à coup sûr une opportunité de salut par la paix et l'habitation, mais une hantise plus grande occupe mes jours.

Ainsi je te laisse à tes rives paisibles, amour. En terre franche, je marche de chemin en chemin.

Quant à toi nécessité, tu vis en moi dans les marges. Mes parages te sont hostiles, tu le sais, tout au plus oses-tu de temps à autre une brève incursion, mais rien à piller en moi ni à faire plier sous ton joug d'airain.

Outre les besoins vitaux, le destin historique d'un peuple, d'une nation, la fierté de ses chefs, l'humilité du grand nombre, j'en fais mon miel depuis que le monde est monde.

Je suis le grand récit anonyme et polymorphe, le pendule invisible, la bascule des jugements de fer et de sang, la forge si profondément enterrée que même mes amis les Nains ignoreront toujours là où je descends, lorsque me prend le désir mêlé de crainte de forger les armes nouvelles du Destin qui si bien équilibre toutes les forces petites ou grandes en présence dans ce monde, jusqu'à ce qu'éteintes ou exsangues d'autres jaillissent et prennent le relais agonique.

Aux Nornes, j'ai pris et le rouet et les fils d'or et de crin. Elles s'en sont allées rouler dans des abîmes de perplexité où je les ai enfermées.

Bien en main, voilà donc de nouvelles armes, nobles et belles comme un sourire, et qui ne redoutent que leur maître, aussi murmurent-elle par temps de brume, si longs dans nos contrées, l'absolue nécessité, la seule qui vaille et conduise, de les faire taire autant que se peut, le temps au moins que le chant du monde apaise.

De là nos ruisseaux et nos chutes d'eau si nombreuses dans mon pays. De là cet armistice qui navre les impatientes, ravit hommes et femmes de bonne volonté toujours prêts à entendre pour l'écrire et le narrer de mille manières le grand récit des jours.

Hier encore flottait dans l'air une de ces mélodies entêtantes dont tu as le secret.

Avidement, je t'écoutais qui cherchais et cherchais encore et encore une bouche et un noble visage afin qu'elle fût portée au plus haut à la connaissance des runes qui vivent et vibrent dans les écorces des arbres de nos forêts.

Il ne faut qu'un tout petit nombre de ces signes énigmatiques de prime abord, et se dessine alors hardiment un rythme inconnu de nous, et Odin m'en est témoin, seul à même d'infléchir à nouveau le cours de ce monde pour un temps seulement, nous le savons toutes d'expérience depuis des temps mémoriaux.

Monde et Destin virevoltent dans la mémoire agile des hommes, tandis que les femmes veillent sur ce qui n'a pas de nom, n'en a jamais eu, n'en aura peut-être jamais, au grand dam de quelques-uns, trop fiers encore pour faire taire leur soif de gloire en buvant l'hydromel qui coulent des mamelles de la Terre Mère.

Des os longs nous faisons des flûtes, des osselets un art divinatoire si proche de nos brindilles de noisetier jetées en avant du destin sur la peau magique étalée sur le sol sec de la grande tente.

Tambours et torches alors au-dehors, et grand feu de joie à l'approche du solstice d'hiver !

Une femme de haute taille sortit du cercle que nous formions, unis que nous étions par le chant grondant des tambours. Le marteau de Thor ponctuait au loin l'audace des hommes.

Mais le bleu des yeux de cette femme, lorsqu'elle posa son regard sur moi, comment l'oublier ?

A lui seul, il disait la mer et le ciel, et le bleu nuit de nos tentes dressées. Dans les tréfonds de ma forge, au grand jamais je n'aurais osé rêver plus belle apparence au sein d'une apparition si haute.

Le rêve ne devenait aucunement réalité, c'était pour notre joie notre monde toute entier qui se révélait en un rêve éveillé immédiatement perceptible, compréhensible par toute l'assemblée.

Un chant suave saisit à la gorge cette femme de lumière dans la nuit torchère. En sourdine, les tambours rythmaient sa mélodie ponctuée de traits de flûte.

Ah Freyja, j'y entendais bien ta voix flûtée et le velours de tes paroles et ce grain de voix si tendre. J'étais cette pierre-ponce qui flotte sur les eaux du Destin, et mes compagnes et compagnons les instruments, souples et légers comme nos flèches, de la Terre Mère

Cet ordre des choses me revient maintenant que j'y songe bien des saisons plus tard.

Dans le feu de ta présence, rien n'ordonnait et rien ne s'ordonnait aussi clairement bien sûr, car le message de paix par toi adressé primait, suspendant pour un temps la pensée raisonnante au profit de cette résonance si profondément musicale qui nous venait de toi et d'elle confondues dans le chant.

Chant nuptial, il fêtait les noces de la nuit et du jour, les épousailles de la terre et du ciel, et cette imperceptible fêlure en nous toutes qui fait toute notre force.

Été comme hiver, nous serions désormais assurés, hommes et femmes réunis, de sa puissance agissante.

Lorsque tout fut entendu, et d'écho en écho répété et répété maintes et maintes fois en maints endroits, il ne resta en tout et pour tout que quelques signes épars disséminés sur la lande, dans les bois, à même roches et rochers millénaires.

Nos amis de maintenant, un à un, les trouvent, les lisent et les déchiffrent à la lumière d'une science qui nous est inconnue.

Qu'il est bon de revivre ainsi ce à quoi nous destinent les dieux dans la mémoire des hommes de naguère et d'aujourd'hui !

Fin de non-recevoir

Ah la route est longue qui mène à ton château, et tortueuse et cahotante, belle de jours, et tes nuits sont loin de m'être acquises, et ton chaos dans la nuit affolée !

Au fond qu'importe !

Avec toi, j'aurai mâché et remâché trop de « Plus tard, qui sait ? » et de « Qui-sait, un jour peut-être ? », ce fourrage insipide, même pas des plantes médicinales, pour entretenir encore et encore le moindre désir de poursuivre ma quête impossible.

Ton Graal ne brille pas, même de loin, et le sang versé du Christ m'indiffère.

Je m'en tiens à ce constat tout simple : tu aurais eu tôt fait, si je n'y avais pris garde, de me transformer en paisible ruminant, un de ces placides bovidés qui broutent dans nos prés inlassablement puis ruminent tranquillement le temps de digérer leur maigre pitance.

Certes, j'en ai connu un qui nous conseillait de ruminer longuement nos pensées, mais il s'agissait de pensées fortes difficiles à ingérer puis à digérer, tant elles étaient susceptibles de modifier le cours habituel de nos réflexions brûlantes et fécondes. Il faut de l'estomac parfois, surtout après avoir marché de longues heures en solitaire.

Avec toi, c'est l'inverse qui menacerait de se produire, si je continuais à ruminer : je tomberais dans une sorte d'ivresse creuse engendrée par le vide abyssal de mes désirs coupés de toi, mer absente dont je n'entends pas même un cri de mouettes rafraîchissant. Je me gêterais l'estomac, ulcère garanti !

Tu n'es pas saline mais stérile. Insipide, je te laisse à tes émotions enfouies. Tes mines ne riment à rien dans les poèmes qui s'écrivent. Ni louve en chaleur ni déesse que voile une pudeur astrale, tu n'es même pas une femme digne de ce nom. Aucune émotion ne franchit le seuil de ton logis. Aucune fée ne veille sur toi, la folie même a fui ta demeure de verre. On voit en toi comme dans un miroir, tu ne reflètes que les autres.

Je te laisse à tes parages et tes frontières indécentes, tes mines renfrognées ou tes sourires ambigus.

Libre à toi de fasciner un lièvre ou deux sur la lande. Je préfère de loin l'âpre demeure du feu, la compagnie agile des anges, les langues de chat du poème à tes tergiversations d'hypocondriaque de l'amour.

Je ne doute pas une seconde que ta retenue soit informée par une longue et douloureuse série d'expériences malheureuses, mais n'étant comptable ni de tes choix dans une vie antérieure ni de tes affects présents, je m'évapore, préférant à ta froideur de louve la chaleur de mes poèmes ouverts aux quatre vents.

De l'air, de l'air, enfin, et libre avec ça !

Le gisant

Au réveil, les langues de feu gisaient au sol, palpitantes de vie.

Un gisant, dans un immense effort, était parvenu à se mettre sur son séant, peut-être pour regarder le spectacle, me dis-je dans un ultime effort d'avant-réveil.

Cette phrase résonnera encore longtemps en moi.

Il se tenait assis, roide et froid, sur la dalle endeuillée, la tête, qui avait dû être la sienne dans un passé encore lointain, solidement tenue entre des mains affreusement crispées.

Une fine, si fine couche de givre recouvrait tout l'intérieur de l'édifice étincelant. Des centaines de cierges dansaient dans la pénombre, balançaient en rythme leur langue de feu au passage de la créature.

Car c'est bien un passage qu'avait ouvert le simple passant qui s'était endormi dans l'église. Un simple courant d'air, une brèche dans le flux spatio-temporel interrompu par le passant devenu ce rude rêveur.

Il fallut attendre de longues heures avant l'arrivée du bedeau. Cette féerie ne cessa pas, lorsqu'il entendit grincer la lourde porte de chêne qui tourna lentement sur ses gonds, poussée par sa main de fer.

C'en fut alors fini des langues de velours, place à la rude parole aux accents prophétiques !

Le bedeau en fut médusé. Des langues de feu montaient un chant si doux, si enivrant. Les images ne pouvaient que s'abîmer dans les sons, et les sons résonner longuement dans la vacuité des images, mais l'édifice tenait bon, seuls les vitraux étaient plus ternes que jamais.

Une image de la mort de Dieu se faisait jour sans tambour ni trompettes.

L'image confuse embarrassa longuement le bedeau. Une cloche, puis une autre acheva de tirer du sommeil le rude rêveur endormi qui s'empressa de s'extraire discrètement du confessionnal où il avait trouvé refuge pour la nuit. Un zeste de prudence l'inclinait à fuir des lieux qu'il n'avait jamais aimé fréquenter, mais dont il savait que d'aucuns les révéraient encore avec ferveur, prêts à tuer les intrus.

S'étant bêtement endormi sur un arrière-banc, il s'était éveillé transi de froid au cœur de la nuit, avait trouvé refuge dans ce lieu maudit où, de confidences salaces en aveux humiliants, l'humanité christianisée avait achevé de pourrir.

Il douta quelques instants de l'existence de tout.

La féerie durait, sans pompes et sans fleurs. Une magie puissante exerçait sa rude loi jusque très loin, jusqu'aux confins de l'univers audible peut-être bien.

Assommé par le spectacle, il s'en retourna d'où il venait, en proie à une lancinante question. Pour ainsi dire morte sur ses lèvres, elle ne cesserait de bourdonner dans ses oreilles.

Une vague de chaleur

L'obscur limon m'obsède, se lamentait la rivière asséchée, un lit de pierre pour toute assise.

A l'eau courante manquait de charrier les limons jaunes, au limon manquait l'eau furieuse qui dépose, étale et fractionne.

A la rivière manquait d'être une rivière.

Deux rives ne font pas un cours d'eau.

Deux rives ne dérivent que d'un cours ferme et continu.

Comment une chose aussi abstraite que l'espoir pouvait-elle encore habiter le cœur des hommes en des temps aussi lumineux ?

Les ponts étaient devenus plus utiles que jamais en cette période d'extrême sécheresse où tout s'engourdisait. Ils offraient un peu d'ombres aux rares survivants qui se risquaient encore à pérégriner à la recherche d'on ne sait quoi.

Une chaleur sèche, une haleine brûlante pour toute ambiance, une chaleur vraiment bestiale semblait même s'en prendre à elle-même, comme un chien pris de rage mord tout ce qui bouge, comme si le pays avait basculé dans la blondeur aride du désert, à ceci près que le désert hésitait sur la direction à prendre, lévissait dans l'air entre terre brûlée et cieux céruléens.

Un voile blond et bleuté flottait dans l'air saturé. Partout où subsistait encore un peu d'humidité, on voyait nettement l'air se convulser. Les derniers nuages achevaient de disparaître à vue d'œil, de plus en plus déchirés, masses ténues que plus rien ne retenait, livrées qu'elles étaient au bombardement des rayons de l'air surchauffé.

L'air, si l'on pouvait encore parler d'air, était devenu irrespirable, sans une once d'humanité un tant soit peu en mesure d'en contenir la sécheresse démoniaque.

Gestes et paroles des hommes s'engourdisaient, tendaient vers zéro mouvement, toutes langues empâtées par une soif torturante.

Agoras et forums désertés, marchés aux fleurs réduits à néant, autoroutes à l'asphalte bouillonnant, réduits pour l'heure à l'état de noirs marigots de poix fondue.

Le sable des sabliers était brûlant, les horloges municipales mollissaient puis fondaient comme beurre au soleil, ne restaient fermes et fières que les aiguilles des horloges solaires dont les heures languissaient.

Dans les premiers jours, les écoles et les administrations avaient résisté à la vague de chaleur. Elles avaient fini par disparaître corps et bien. Ni maîtres ni élèves n'avaient survécu. S'en était fini de tout savoir balbutiant.

Ne restait sur la surface de la terre brûlante que la nudité d'une évidence sans mots qui achevait de se consumer.

Dans le monde souterrain, on s'activait. J'aimais ce monde qui se consumait sans flammes. Les eaux furieuses attendaient leur heure, tapies dans les profondeurs. Nous, les survivants, étions devenus tous et toutes des nains amphibiens attendant le moment de refaire surface à l'air libre. Qu'en résulterait-il, nous l'ignorons.

De pont en pont

J'ai conseillé à cette femme de s'acheter un sextant. En deux temps, et deux ou trois mouvements, c'était fait. La bougresse était agile.

Je fournissais le sexe, elle apportait le temps, y mettait une précision de géomètre averti des moindres faits et gestes de l'humaine condition.

Femme entre les femmes, elle savait s'y prendre. L'horizon de sa quête m'échappe encore en dépit des calculs nombreux qu'elle voulait bien essayer sur moi, le temps d'une passe d'armes sur le pont.

Les rivières coulaient doucement entre ses jambes. Elle était le pont et moi le point de ralliement, là où le vieux pont de pierre fait le dos rond, souriant à la rivière nonchalante qu'elle avait choisi d'investir.

Pont de verre aussi bien qui donnait à voir la rivière qui coulait entre ses jambes. Armée de mon sexe, ayant tout le temps qu'elle divisait en six parties égales, elle devisait vivement sur le pont baigné de lumière.

Aucun passant ne venait écarquiller les yeux sur notre passage, seule la rivière souriait à nos ébats. Elle se débattait beaucoup, avant de plonger nue dans les eaux vertes. C'est qu'elle et la rivière, c'était tout un.

J'étais le bras armé de sa quête, ne sachant jamais où elle allait frapper.

Le sextant divisait l'espace conscient en six régions distinctes qu'elle s'employait à explorer minutieusement. Elle aimait ce corps vigoureux qui résistait à sa prise, tout en donnant prise aux courants qui l'animaient.

La mer, l'océan ? Cadet de ses soucis. Elle ne naviguait qu'en eaux vives, jamais en eaux troubles. Sa langue seule était saline, je la goûtais fréquemment du bout de mon sexe. De longues algues vertes ondulaient dans les eaux frémissantes.

C'est, lorsque nous nous sommes embrassés, qu'elle s'est embrasée.

Dans l'embrasement de la porte, il y avait eu dans l'enfance cette femme nue qui souriait en direction de la fenêtre ensoleillée. Un arbre - un érable si mes souvenirs sont bons - balançait sa ramure. Le vent était vif, aéraient toute la pièce baignée de lumière. Caché que j'étais sous la table de toilette, elle ne pouvait me voir.

Nos baisers firent revenir cette scène insolite, la portant pour ainsi dire au carré de sa puissance. Les chairs vibraient, annulaient le temps, ouvrirent une brèche multicolore sur la vie environnante. Je ne l'en oubliais pas pour autant. Extraordinairement présente dans l'image, elle ne se superposait pas à l'espace passé qui resurgissait.

Nous fîmes ainsi l'expérience d'un dédoublement salvateur qui dure jusqu'à nos jours. Je n'étais pas elle, mais elle se confondait en moi, tant l'image surgie d'elle était confondante.

Les rivières coulent encore, et le pont va et vient de paysage en paysage, situe toujours le plaisir nomade qui déchire en un lieu précis qui découle de nos amours tumultueuses.

Un con textuel

Un con de texte s'est adressé à moi hier en pleine rue piétonne.

Ce con m'a tapé sur l'épaule, on aurait dit un flic en goguette sûr de son fait, bien trop familier à mon goût pour être honnête.

Vérification faite, ce n'était qu'un con de plus, bien lourd, empesé de connerie et d'une courtoisie vicieuse, si vicieuse qu'elle surprend, endort, que dis-je, anesthésie toute personne un tant soit peu non prévenue, et de telles personnes - le mot est faible - sont légions de nos jours.

A peine avais-je entamé ma volte, qu'il m'assénait la phrase qui tue, un tract à la main : « Engagez-vous dans la marine ! », et sur un ton badin, s'il vous plaît, quelque peu surprenant, je l'avoue, désarmant, pour ainsi dire amical et enjoué, ça n'avait rien d'un ordre ni d'une injonction ferme, mais c'était autoritaire en diable.

Il ressortait de cette harangue minimaliste un temps historique long avec son lot d'avaries et de malheurs, de blessures, de morts et d'humiliations, de fausseté aussi, de falsifications des faits, ça puait les procès truqués, j'ai pensé goulag, camps de concentration, camps d'extermination dans la seconde.

En plus, il puait de la gueule, même pas aviné, ce con. Rien de pire qu'un homme aux dents pourries qui se prend pour un grand requin blanc.

C'était une voix française qui se propage, une voix impérieuse qui n'appartient pas au gosier qui la profère, une voix dictée de longue date, issue des profondeurs de la connerie humaine, sorte de quintessence du nationalisme le plus obtus, le plus rebattu.

L'espace d'un instant, j'avoue avoir revécu une scène vécue par mon arrière-grand-père paternel, une de ces scènes qui n'a rien de primitive, une de ces scènes bien dégueulasse comme il y en eut tant à « une certaine époque ».

L'histoire ne se répète pas, paraît-il. C'est à voir.

Il venait de passer la Porte Taillée à Besançon. Il revenait tranquillement de son verger avec deux paniers pleins à craquer de belles pêches de vigne et fut arrêté par deux feldgendarmes en faction qui, non contents de lui demander son ausweis, lorgnaient sur les belles pêches mûres à point.

Aussitôt vu, aussitôt fait, nos hommes en faction se servent dans les paniers en rigolant. Leurs rires gras de soudards a le don de mettre en colère mon paisible aïeul qui avait combattu quatre années dans les tranchées, après avoir passé trois ans sous les drapeaux, soit sept années passées à ramper, défiler, etc... sous les ordres d'officiers à la con, alors ça ne fait ni une ni deux : il renverse ses deux précieux paniers, piétine rageusement ses belles pêches patiemment cueillies

qu'il avait l'intention de vendre au marché, et il gueule à la soldatesque : « Vous les voulez, eh bien prenez-les ! ».

« Un fantôme », me dis-je, « encore un. ». J'ai tourné les talons de crainte de commettre un meurtre au vu et au su de tout le monde, bien décidé à ignorer cet importun souvenir, ce prodrome de cauchemars à venir.

A cette époque, on piétinait les idoles.

Les librairies affichaient les portraits rassurants de nos grands classiques. La foule, et avec elle son gouvernement, avait décidé qu'il convenait désormais de se référer exclusivement aux vieilles lunes que la modernité avait cruellement éclipsées. On conseillait aux dyspeptiques les pastilles Vichy très en vogue en ce temps-là de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Les vieilles badernes, Drumont et Maurras en tête, avaient le vent en poupe, leurs pensées, si l'on peut appeler ça des pensées, trottaient dans toutes les têtes molles.

D'innombrables gueules de folliculaires avaient droit aux honneurs de la presse nationale depuis la mise au pas des élites qui se terraient, collaboraient ou s'activaient dans l'ombre, c'était selon. Quelques fonctionnaires récalcitrants en étaient réduits à faire la manche dans les rues. Le peuple de France tenait enfin sa revanche.

D'aucuns préféraient fouler inlassablement les raisons de la colère, espérant en toute bonne foi en tirer quelque jour un vin capiteux qui enivrerait jusqu'aux plus sceptiques d'entre nous.

C'est pris entre les tenailles d'un scepticisme informé par l'actualité la plus froide et l'enthousiasme suscité par une aube nouvelle, c'est dans ce contexte délétère que ce con de texte était venu me harceler en pleine rue, un matin de dimanche tout ensoleillé.

Aux éclipses des vieilles lunes s'était substituée la foi ardente en un nouveau soleil qui effacerait toutes les dettes, calcinerait toutes les mauvaises actions passées, rendrait sa dignité aux plus humbles.

Même ceux qui ne savaient pas aligner deux phrases sans trébucher sur la syntaxe se réveilleraient tribuns d'honneur, porte-parole de la grande parole commune au sein de la gigantomachie des races et des opinions, des mœurs et des civilisations qu'on nous annonçait à grand renfort de portraits souriants hâtivement placardés à tous les coins de rue.

Beaucoup de visages avaient d'ailleurs une mine de papier mâché, sentaient la colle encore fraîche.

Les lendemains de fête électorale nous révèlent régulièrement ce spectacle affligeant des vainqueurs et des vaincus qui vont et viennent dans les rues, plastronnent ou se lamentent aux terrasses des cafés, bouillonnent par les rues ou se retirent dans la solitude glacée de leur rancœur.

A la folie des signes, aux signes en effervescence, à cette sémiotique naturaliste qui prétend nous dicter nos pensées nous répondront par une sémantique exigeante, un ordre du discours qui ne transige pas avec les faits dûment vérifiés, les références claires et explicites, les raisonnements longs et complexes.

A la peur à venir, à la peur devant l'avenir nous répondrons par une ferme confiance en nous et nos pairs.

Voltaire ira par les rues taquiner les âmes fiévreuses.

C'en sera fini des vieilles lunes et des fantômes et des cons de texte.

Germaine

Germaine, c'est ma voisine. Elle a le poil ras jaune canari.

On raconte qu'enfant elle est tombée dans un pot de peinture. Elle se trouvait sous l'échafaudage, et quand vint le moment de l'exécution, elle poussa un cri si perçant que le bourreau en chef en lâcha son pinceau, tomba à la renverse, entraînant dans sa chute le mot de peinture jaune.

Il était jeune encore - le bourreau en chef ? non, le mot de peinture, voyons - ce qui valut à Germaine un baptême à la peinture fraîche particulièrement édifiant. Elle ne pouvait rêver mieux en matière d'initiation aux subtilités de la langue française qu'elle maîtrisait alors encore très mal.

Tout ceci nous ramène à la fragilité du témoignage humain, car enfin comment aurait-elle pu tomber dans un pot de peinture, alors que c'est lui, le mot de peinture qui lui tomba dessus.

Je tiens ce fait de source sûre, car, non content d'être mort sur le coup, le bourreau en chef, se rappela à mon bon souvenir lors d'une cérémonie particulièrement émouvante tenue en présence de ses deux suppôts, d'une foule immense et d'un canari qui fut déclarée blanc comme neige par une justice peu regardante.

J'ai oublié l'objet exact de la cérémonie, un hommage sans doute à l'échafaudage qui n'ayant pu remplir sa fonction édifiante faute de peinture jaune s'était résolu de son propre chef à mourir tous les jours un peu plus dans d'atroces silences.

Les clameurs de la foule allèrent à la dépouille du bourreau en chef qui eut le temps de me murmurer à l'oreille l'objet de sa quête. Il me fallait lui retrouver le mot peinture pour que, de là-haut, il puisse achever son œuvre de mort.

Je fis bien sûr celui qui n'a pas entendu, tout en me gardant de donner l'impression de faire la sourde oreille. Position intenable, j'en conviens, et qui me valut longtemps la disgrâce de nombre de mes concitoyens.

Germaine et moi partîmes derechef nous réfugier dans l'Est, loin des vents et des brumes, des sirènes de bateaux et des vociférations des poissonnières. En quelques heures, elle avait pris des couleurs, avait grandi, forci, étonnamment mûri. Germaine n'avait plus de nom que son état civil, pour le reste, eh bien, plus de frontières, plus de barrière des langues, et un large sourire sur ses lèvres.

Depuis ces temps lointains dont peu gardent la mémoire, notre voisinage est des plus agréables, entrecoupés, certes, de longs silences.

Je ne puis, en effet, constamment veiller sur elle.

C'est que j'ai fort à faire. Les mots affluent, viennent de partout, débarquent sans prévenir et déchargent des tombereaux entiers de poèmes et de légendes, de récits exsangues ou

incroyablement bigarrés, de romans tristes ou gais et de nouvelles toutes plus chatoyantes les unes que les autres.

La flamme du bourreau s'est éteinte pour mieux renaître dans chacun de nos propos, ce qui ne contribue pas peu à augmenter formidablement l'impression de solitude qui communique à tout un chacun - tous ceux qui se reconnaissent dans cette folle histoire, et parmi eux les femmes ne sont pas des moindres - le sens du devoir, et d'imposer à tous la nécessité, qui a pour ainsi dire force de loi, de transmettre au monde entier la signification exacte au mot près de tout le flux temporel qui nous assaille.

Tous autant que nous sommes échafaudons sans relâche qui des plans sur la comète qui des hypothèses abstruses en diable, mais la mise à mort n'a pas lieu, sans cesse repoussée qu'elle est par l'afflux de mots nouveaux porteurs de nouvelles raisons d'espérer.

Un échafaudage en cache un autre qui en cache un autre, ainsi de fuite.

Germaine et moi sommes bien les seuls à nous retrouver tous les soirs dans ce gigantesque chantier à mots ouverts. *Larvatus prodeo*, sûr de ne jamais être reconnu, et toute parole se révèle testamentaire.

Germaine en sait quelque chose, elle qui passe ses journées à chasser sur la toile les *testamenteurs* de tous poils. C'est qu'elle a besoin de chair fraîche. Son idée simple et lumineuse tient en une phrase : il faut manger les cannibales.

Cette sorte d'autophagie, qu'elle appelle de ses vœux, elle la surnomme littérature. Son amie Lucienne en sait quelque chose. Inséparables, ces deux-là, Le jaune et le bleu se marient si bien. Ensemble, elles dévorent tout ce qui s'avance la gueule enfarinée.

Loin de moi l'idée d'envier leur complicité. Je les laisse volontiers à leurs chasses, leur préférant pour ma modeste part une pêche en eaux troubles qui m'absorbe tout entier.

Max

Max, au creux de la vague, décide de fondre le peu d'or qu'il lui reste.

Armé de son impeccable orthographe, il décide, ce faisant, d'orner la terre entière de mots nouveaux. D'aucuns aussitôt s'alarment, appellent à la rescousse l'escouade des censeurs.

Max alors diffuse un parfum puissant. Des millénaires durant, il avait pris soin de collecter sang de bouc et sperme de taureau, corne de licornes et bave de crapauds.

Effet immédiat ! Le monde s'enflamme pour sa création.

Au cœur de l'incendie, il jette ses dernières armes, ses mots les plus courts, les plus incisifs. Aux flammes d'en définir le sens et la fonction exacte. Quelques femmes hardies se brûlent le bout des doigts à essayer d'en attraper quelques-uns qui virevoltent dans les flammes.

Survient alors un ciel gris lourd de menace. Une pluie fine s'annonce.

Les météorologues n'en peuvent mais. Ce qu'il reste de l'humanité se met en prière. Quelques rares spécimens organisent une gigantesque bacchanale sur la banquise.

Max exulte.

Le feu de ses mots résiste à l'appel sourd du vide.

Ses deux bras levés vers le ciel s'enflamment, deviennent torches vivantes qui enflamment le ciel exsangue. Plus de poussière et si peu de cendre.

Le brasier s'engouffre dans Max exultant. Il concentre en lui toute la rage de la terre-mère. Son volcanisme a de quoi surprendre. Il séduit, n'en a cure.

Il se mouche avec les rares nuages qui subsistent, rote, crache, pète. Les fous bêtards s'excitent, se frottent aux buissons ardents.

Max tient sa revanche, ne la lâche plus. Méduse est médusée, réduite à n'être que la pâle copie des mots de Max arrachés au néant, jeté goulument dans l'être, joyeux mélange !

Un chemin chemine vers le ciel. Max rumine sa vengeance. Il en fera un océan d'amour et de joie.

Nul ressentiment, un parfait mépris pour le passé calciné. Recouvertes d'une fine couche de paraffine, ses confitures attendent les bouches avides.

Les neiges

Les neiges avaient duré. Un vrai bonheur au-delà de toute espérance.

Il avait fallu l'appriivoiser, cette masse blanche devenue si dure.

La nuit enneigée dansait.

Au matin, la neige craquait sous les pas, un enchantement.

Le pays devenait léger à mon cœur.

Mes pas cassants ne brisaient rien.

Rythmes allègres, cheminement heureux entre glissade et pas pesants selon la pente.

Les raquettes faisaient merveille dans les prés, peinaient doucement dans les côtes. J'étais de neige, habitué des lieux.

En nage, je baignais dans ma sueur. Ni le chaud ni le froid n'étaient plus perceptibles. Sous mon corps de neige couvait le feu indistinct.

« N'être que marche en avant de la pensée qui ne suit pas, mais bondit au-devant d'elle-même. », me murmuraient les bois, tandis que je cheminais dans la brume légère à hauteur de poitrine.

On ne pouvait rêver mieux, sauf qu'à marcher ainsi dans cette blancheur amicale je ne rêvais pas le moins du monde, j'étais au monde.

Depuis lors, je respire mieux.

Les rêves ont le souffle court, tel cet athlète essoufflé penché sur son souffle, les mains en appui sur ses cuisses endolories.

Je n'ai pas rêvé. J'étais là. J'en étais, j'en suis encore.

Maudites échelles

Sur une vaste, trop vaste surface poudreuse aux coloris indistincts, miroitants, ternes à en pleurer à certains instants, joyeusement lumineux à d'autres,

En un mot : fausse,

En quelques mots : fausse comme saurait l'être un arc-en-ciel vapoureux qui se pâmerait devant un miroir déformant,

Sur une vaste, trop vaste surface poudreuse pleine de fausseté où la couleur semble fuir la couleur, d'où ce clignotement incessant qui agace les yeux, j'aperçois nettement des échelles blanches par milliers plantées dans le sol poudreux à bonne distance les unes des autres et bien droites, toutes fières, dirigées qu'elles sont vers le ciel,

Des échelles par milliers jusqu'à l'horizon, peut-être au-delà, où que je porte le regard, à l'exception de ce derrière moi d'où je proviens.

Écœurant spectacle vu de loin, alors qu'est-ce que ce serait de près ? Personne n'ose s'y aventurer, mais peut-être suis-je seul à voir et les échelles rivées vers le ciel et la vaste, trop vaste surface qui miroite, poudroie, chatoie, un peu tout ça, mais alors affublé du signe moins.

Pas envie de savoir de quelle matière elles sont faites, en tous cas certaines paraissent en guimauve, sur le point de ployer sous leur propre poids, d'autres ont la dureté du verre vues de loin, elles ne sont peut-être qu'en sucre d'orge.

J'aimerais que le ciel, là, d'un coup, nettoie tout ça, rince le paysage, noie les échelles sous un déluge, qu'enfin le feu du ciel venu d'en haut nous serve à nous les hommes à revenir à une douce horizontalité absente de nos horizons quotidiens.

Mais non, le ciel reste impassible, les échelles demeurent bien en terre tournées vers le ciel qui s'en fout.

Qui les a plantées là ? à quelles fins ? Trop tôt pour le dire.

Je me figure que chaque barreau représente un niveau de confiance en soi supérieur, les spiritualistes diraient : un niveau de conscience supérieure, comme si le psychisme humain était stratifié. Je laisse nos neurologues en discuter, la question ne m'agite pas.

Un niveau de confiance en soi gagné sur les autres qui restent en bas, ne gravissent pas aussi vite ou assez vite les précieux échelons. Dans une autre vie, j'ai dû être gratte-papier, rond de cuir, fonctionnaire zélé, si j'en crois le dégoût que m'inspire le spectacle de ses échelles d'un blanc éclatant, tantôt pour ainsi dire molles, tantôt raides comme du verre.

Mais où sont les postulants ? Je ne vois personne alentour. Personne n'approche pour se saisir d'une échelle et commencer la grimpe.

Ca vire au cauchemar éveillé, cette métaphore élastique, un brin visqueuse. Voilà donc qu'elle se refuse aux métamorphoses, s'accroche à ses bords, recouvre tout l'horizon bouché qui se soulève de partout, comme si je devenais un bout de barbaque que le boucher emballe

prestement, après l'avoir jetée sur la balance pour en augmenter fallacieusement le poids et ainsi rabioter quelques sous. Et hop enlevé, c'est pesé.

Je recule de quelques pas, horrifié, et je sens aussitôt le sol se dérober sous moi. Le sable se craquèle, se désagrège par morceaux d'abord avant de devenir un sable fin, extrêmement fin bon pour un sablier.

Ce faisant, exclu de toute action, j'entends une voix familière qui m'exhorte de ne pas désespérer. Elle vient de ma prime enfance. A l'époque les échelles servaient aux grenouilles et aux gens pour cueillir les cerises. Aux pompiers aussi. On les admirait fort ceux-là. Maintenant, ils font un peu peur, n'inspirent plus toute confiance, comme les flics, je ne vous parle pas des gendarmes. Elle m'a frappé, cette histoire de pompier pyromane qui avait mis le feu aux caves de mon immeuble quand j'étais gamin. Mais bon, quand même, les échelles, dans l'ensemble, on les utilisait à bon escient, alors que maintenant c'est une autre histoire qui commence.

Je recule encore de quelques pas, pas envie d'être absorbé par une espèce de sable mouvant, on ne sait jamais, et chose curieuse, voilà que je vois le sol se craqueler partout sur la vaste, la trop vaste surface, la plaine si vous voulez.

Le sol tremble, pas très rassurant. Je recule encore de quelques pas. Une à une, les échelles s'enfoncent dans le sol lentement, à des vitesses variables, peut-être en fonction de leur taille - il en est de gigantesques, d'autres qu'on dirait faites pour des nains - et de leur poids, mais je n'ai aucune envie d'aller vérifier la validité de ma théorie.

Une voix me souffle que là où les échelles de valeur sévissent à des fins de domination l'atmosphère est tellement lourde, tellement pesante que tout tend à s'effacer, à ramper au sol, à se confondre avec lui jusqu'à disparaître sous lui, à cette nuance près qu'en quelques minutes le sol lui-même se dérobe, devient irréel.

Je sais maintenant que les échelles ne sont pas solubles dans l'alcool.

Je vais soigner ma grippe, repasser par-là plus tard et voir où le rêve en est. Je lui ferai une place dans ma tête s'il me plaît.

Entre temps, je compte bien m'être débarrassé de toute nostalgie, car enfin m'est venu très vite à l'esprit que les échelles de valeur, si elles ne sont pas vieilles comme l'humanité, constituent tout de même une des plus vénérables métaphores liées aux pouvoirs en place que des factions rivales, des anciens et des modernes, des sages et des fous se sont de tous temps disputé.

Je les voue tous autant qu'ils sont à la disparition.

Vita Nuova

Des excuses seraient malvenues. Je crois bien que le temps est venu d'oublier jusqu'à ton nom.

Cette longue phrase gravée dans la pierre avait de quoi intriguer. La roche lisse l'avait conservée, émaillée de lichens bleutés du plus bel effet sous le soleil de midi.

Le sous-bois rafraichissant retenait cette parole, tandis que les cimes des hauts arbres vibraient sous la chaleur. Des fanions de ciel bleu, des bribes mobiles de nuages blancs passaient. Et nos

yeux allaient ainsi vers le haut puis retombaient sur la roche grisâtre, vieux témoin d'un message adressé à qui ? Nous ne le saurions jamais.

Il fallait taire le nom, mais dire qu'il convenait de le taire, et ainsi dire sans dire en restant sur le seuil d'une parole de délivrance.

Une liberté, comme en-deçà de toute délivrance, avait gravé ces mots dans la pierre neutre, seule porteuse maintenant d'une colère froide, d'un juste ou injuste courroux qui était passé en elle.

Combien d'arbres blessés par des amants de passage n'avions-nous vu lors de notre périple ! Ici, la pierre blessée ne saignait pas, elle conservait malgré elle la trace d'un passage. Sa sûre assise, sa vénérable ancienneté avait sans doute présidé au choix de l'âme errante qui avait gravé ces signes dans une langue ancienne, si ancienne.

La nommer précisément, la linguistique historique le peut, mais à quoi bon en faire état ? Ce serait pure érudition malvenue. On se contentera de la dire écrite en vieux norrois sans entrer dans les détails de sa mise.

De rune en rune, je crois bien avoir erré, erré à la recherche d'un signe autre qui les eût effacés toutes.

Ce signe n'est pas venu, moi seul suis venu en effacer jusqu'au désir dans cette forêt joyeuse si proche de la mer que des effluves marins emplissent les narines, comme si la mer, s'étant retirée loin dans les terres, achevait de pourrir en des marécages, venant rappeler aux marcheurs que nous étions qu'il serait bien difficile de reprendre la mer.

Nous étions ainsi plusieurs à poursuivre le même but. Notre communauté acheva sa course au sommet d'une haute falaise de craie. On pouvait voir de haut scintiller les vastes étendues marécageuses, à perte de vue, jusqu'à cet horizon jaunâtre qu'un soleil malade achevait de rendre glauque avec la complicité d'une végétation luxuriante, comme si tout le paysage se vautrait dans la morve d'un être aux dimensions floues mais impressionnantes.

Il faudrait tôt ou tard rebrousser chemin, partir loin dans les terres saines, oublier la mer disparue, et bâtir sans se soucier de Babel, de Sodome et de Gomorrhe.

Le dieu vengeur ne nous arracherait aucune excuse, et loin de nous l'idée de pointer un doigt accusateur sur qui que ce soit. Tous étaient et seraient les bienvenus.

Impossible sur le long chemin du retour d'oublier les paroles gravées dans la pierre. Trouvées par hasard, elles n'en guidaient pas moins nos pas désormais.

Nous étions arrivés au seuil d'une vie nouvelle.

Un grand malaise

Ambiance lourde, dans ce vide même.

Un désert ? Une chambre d'hôtel ? Une cabine de bateau ? Une cellule ? Un lit mal bordé ? Une foule nombreuse ? Un plateau de télévision ?

Va savoir.

Va savoir ce qu'il se passait dans cet esprit-là, ici enfermé en lui-même, dans l'ici de sa station, de sa séance ou de son alitement.

Délitement, allaitement ? Réclusion volontaire, involution ?

Le lait bleu des eaux, *le lait noir de l'aube* ? A quel sein se vouer ? Telle semblait être la question qui infusait dans sa prière muette.

Va savoir.

Peut-être revivait-il toutes les époques sombres et lointaines de sa vie, soudainement proches. Mais pourquoi, pour en faire quoi, et de quel point de vue ?

Cerné de peut-être étrangers, d'hypothèses hostiles, investi, envahi par l'étrange, et avec cela comme digéré par des pensées malignes insondables, inaccessibles, des pensées impersonnelles bien à lui, sui generis, impénétrables, folles en un mot.

En un mot comme en un seul.

Comme en linceul.

Un seul mot oublié, et c'est toute la chaîne du sens qui s'effondre sur elle-même, pulse sous les gravats de la masse amorphe d'un corps devenu de pierre.

Il semble bien.

Où menait donc l'enfermement de ce corps replié, ramassé sur lui-même, prostré infiniment ?

Enfermement volontaire, paranoïa, impossibilité de communiquer avec l'extérieur, avec l'étranger, avec l'étrange poussé à son paroxysme d'énigme impersonnelle ?

Comment savoir ?

Il eût fallu pour cela qu'une personne en lui fît encore signe, fît preuve de bonne volonté en accueillant sensations et sentiments et manifestât quelque chose de l'ordre de l'humain.

Délitement en lui de la préposition-phare, cet « avec » malséant, cet « avec » qui ne convenait pas, ne lui inspirait que méfiance et dédain.

« Avec », ce phalène, cette escarbille incandescente disparue dans les airs qu'il se donnait, et qui brûla nos yeux longtemps encore après qu'il eut disparu.

On en était là.

A l'état végétatif ? Aucune floraison à l'horizon de sa mise, aucune germination visible, aucun pollen flottant dans l'air, mais une allergie certaine, une envie de vomir de tous les instants.

De pierre ? C'eût été bien commode. Mais non. Des fluides le parcouraient, des soubresauts sortaient de lui, retombaient, le secouaient à intervalles irréguliers. Un rocher ne fait pas cela. Il sait se tenir.

Un humain donc. Rien *qu'un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous* ?

La formule est commode, mais elle ne touche pas sa vérité propre, cette espèce d'impossibilité qu'avait sa peau d'entrer en contact avec d'autres peaux plus claires ou plus sombres.

Quand il fut donné à Dieu de parler pour s'expliquer, là, dans la chambre capitonnée, une musique se mit à résonner. Elle émanait de sa peau. Un halo entourait le corps radieux. Un sourire enfin.

Corps de Dieu en souffrance, abandonné des siens. Délié, malléable, livré à lui-même. Toujours la même vieille chanson, la même rengaine éculée prompte à tonitruer ses inepties, ses horreurs et ses mensonges éhontés.

Les personnes présentes en furent saisies. Médecins, avocats, policiers, hommes de loi, hommes de la rue et de la scène ?

Va savoir.

Quand la folie rôde, difficile d'y échapper.

Folie contagieuse, folie emboîtée, enkystée, virus en sommeil qui se réveille, noir désir catapulté dans le corps des autres.

Il se prenait pour un envoyé de Dieu, appelé à juger de tout, mais les mots lui manquaient pour dire ce qui l'animait au plus profond et qui était sans droit, aussi restait-il coi et inquiet dans le même temps, s'accrochant à sa pauvre foi, lui, l'être sans feu ni lieu, le banni, l'exilé, le nouveau converti ?

Va savoir quelle géographie intime le tenait sous sa fascination.

Il lui fallait un jargon, un modèle d'explication à suivre, une route sûre, un abri, une cheminée, toute une maisonnée pour donner de l'élan à ce qui couvait en lui depuis des années.

Il brûlait. C'était un feu sournois, endormi sous la cendre des jours.

A défaut d'y comprendre grand-chose, il se faisait petit, tout petit.

Jusqu'à implorer.

Sa folie meurtrière ne se manifestait qu'en de rares moments de rage verbale. Il écumait, éructait, se laissait aller à dire l'abjection de sa condition, la retournant contre l'assistance médusée, ravie, hystérique. Les mots alors ne lui manquaient pas.

Contagion, feu rampant de la haine érigée en système d'explication.

Sous les feux de la rampe, sa folie éclatait.

Radieuse, solaire, époustouflée par sa propre audace, mais froide et glaçante, sujette à de ces écarts malsains qui plongeait l'assistance dans un bain d'abjection.

Bain de rires gras. Immondices. Entre nous soit dit. Quel bonheur !

L'assistance n'en demandait pas tant, s'essayait à y croire, y croyait enfin, interloquée, séduite, bavarde, mais réduite à l'état de voyelle muette dans le grand n'importe quoi de son délire collectif.

Mais cela n'avait lieu que de loin, de très loin, dans l'omniscience de sa pensée enfermée, dans l'absolu claquemuré de sa béance froide. En attendant, son corps restait replié sur lui-même, prostré infiniment.

Comment un être parvenait-il ainsi à se dédoubler, à mener une vie sociale et publique hérissée de scandales, tout en étant aussi enfermé en lui-même, pour ainsi dire mort aux autres, mort à lui-même ?

Nous étions peut-être les témoins de l'impossible fait homme.

Un homme mal dans sa peau que les contradictions n'étouffaient pas, en qui germait le lent projet d'en finir avec tout et avec tous, jusqu'à tuer le sens de ce petit mot « avec », avec lequel il ne pouvait composer qu'en faisant l'unanimité sur son nom.

Un étrangleur pris de convulsion qui voyait ses mains tomber en poussière, confondant de proche en proche, pour ne pas mourir, son corps singulier avec la masse joyeuse de ses fidèles de la première heure, eux-mêmes hostiles aux autres, étrangers à eux-mêmes, unanimement haineux.

Lente asphyxie du sens, érosion des sens, perte de la raison au cœur même de la raison raisonnante.

Indécence. Apocalypse de la raison apocalyptique. L'esprit qui plane sur les eaux.

Pas de plongée en apnée dans le divers, le louche, l'abscons et le retors, mais au contraire des poumons de corail, des élégances d'algues vertes et rouges ondulant au gré des courants, des floraisons visqueuses et urticantes en guise de seconde peau, des bras et des jambes de poulpe, un torse et une tête perdus dans le grand vide ultramarin.

Guerre intestinale, incestueuse.

En vouloir à ce point à sa mère de l'avoir mis au monde, refuser avec l'énergie du désespoir de ne pas être le seul et l'unique dans les eaux chaudes de son ventre, pour cela faire de la terre-mère un enfer.

Et tuer le père, se prendre pour l'envoyé de Dieu, le serviteur zélé d'une cause imaginaire, enrôler des apôtres, partir en croisade, exploser de haine et finir seul au milieu de nulle part.

Mais qui parle, qui parle encore ?

Le grand verger

Et le chagrin cogne dur comme le soleil sur la roche grise dans cette solitude cévenole.

Ainsi va le temps, mais une joie demeure, brillante comme ces paillettes argentées qui constellent ce schiste gris que tu aimes tant.

Quand tu t'approches trop près de l'énigme, prêt que tu es à en dévoiler le jeu et l'enjeu, alors tout devient lourd dans ton cœur, et ton esprit se détache de qui tu es sur le fond pour ne laisser planer qu'un regard incisif qui n'appartient qu'à toi.

Il te faut redescendre vers tes terres, jouer le jeu et faire taire la triste vérité qui ne te concerne pas.

Vérité entée sur toi qui ne te hante pas, ne t'accable pas, car elle ne représente qu'une infime part de ton histoire, celle qui devait échapper à ta mise initiale, ce moment où, encore enfant, tu ne savais pas nommer les être et les choses.

Tu n'avais alors que tes yeux pour voir et tes oreilles pour entendre les mots des autres.

Le fond que tu es, si léger, ni vapeur tout droit sortie de l'enfer ni poussière d'ange, mais tout entier histoire qui va, il ne se révèle qu'en de très rares occasions, quand tu es parfaitement détendu, quand tu n'es plus sur la défensive. Tu dois faire alors attention à ne pas blesser par tes paroles et tes rires qui passe dans tes parages.

L'enfance se passa dans le grand verger ouvert sur l'infini.

Une bêche à la main, tu parlais au ciel.

Tu soulevais la terre avec allégresse, à la recherche d'un trésor enfoui. Entre deux pelletées, essoufflé, tu portais ton regard vers le vide du ciel.

C'est toi qui parlais.

Tu parlais un langage incompréhensible, un charabia grisant qui affirmait ta présence au monde dans la solitude apaisée du grand verger. Ta vie, sans le savoir, se promettait déjà à une pauvreté qui ne t'a pas quitté.

Tu n'étais pas seul alors.

A présent maison et verger ont disparu, et tes proches avec eux. Le ciel seul demeure.

Et rien n'a changé : il n'a toujours rien à dire et sa vacuité te donne envie de rire.

A pas de loup

Les pendules remises à l'heure sonnaient les heures, les quarts et les demis avec une régularité déconcertante. Tant d'application mise à battre la mesure, c'était admirable. Les musiciens, entre tous, appréciaient fort cette politesse des cieus.

Impossible dans ces conditions de musarder. Le temps de travail, sévèrement réglé, entraînait l'humanité entière vers des abîmes de perplexité. En effet, que faire des heures creuses, ce pêché contre l'esprit sain du temps présent qui exigeait mesure et pondération, rythme soutenu et tempo ni trop lent ni trop rapide, une sorte d'allegro ma non troppo ?

On interrogea le poète parti vivre sur la colline aux genêts. Il avait jeté sa lyre aux orties depuis belle lurette.

De là-haut, la vie était splendide. Elle descendait en pente douce vers le val fleuri, incitant le marcheur aux pas légers à la gravir dare-dare.

Le poète ne fut pas mécontent de la visite, mais ne sut quoi répondre à cette injonction douce venue de l'esprit du temps. Que le temps fût perplexe sur la suite à donner à son cours, voilà qui n'embarrassait guère le poète enclin à préférer l'absence de temps à la course et les battements de son cœur à son cours.

Il signifia son congé au temps, en le remerciant vivement pour sa visite de courtoisie. Il prendrait le temps de réfléchir à la difficile question du temps vécu et du temps perdu, mais se refusait énergiquement à gaspiller sa salive en propos abscons sur la nature exacte du temps passé, présent et à venir.

Le temps n'avait qu'à s'adresser à lui-même pour en savoir plus. Il lui conseilla de laisser le passé à sa misère et de s'en tenir à l'avenir : arrimé à cette impétueuse incertitude, il passerait certainement le siècle sans encombre.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le silence se fit dans le poète pas mécontent d'avoir salué le temps et ses œuvres. Il pourrait ainsi continuer sa route. Il le savait, tous les chemins menaient à la colline aux genêts.

Chez lui, posée sur le rebord de la cheminée, une bougie brûlait nuit et jour. Blanche nacrée ou bien rouge carmin, elle sentait la vanille ou bien la fraise, selon l'humeur du temps.

Une épaisse fumée noire montait à l'horizon, mais les feux follets du poète eussent été bien en peine d'y remédier.

Les saisons, elles aussi, avaient leur mot à dire. Elles se manifestaient véhémentement en déployant force couleurs du ciel et vents et pluies glacées. L'été était la saison la plus redoutée du poète. Sa solitude était alors si intense que le soleil lui-même avait du mal à le suivre sur les chemins arides de sa fièvre.

A force d'amour, le poète avait fini par douter de la validité de sa démarche. Le temps seul comptait, il le savait. Lui ne comptait jamais ses pas, ne ménageait jamais sa peine, mais l'essentiel était ailleurs, et dans cet ailleurs toujours ailleurs cohabitaient bon gré mal gré son errance sèche et sa verve.

Mises bout à bout, ses phrases n'étaient jamais que des phrases. Elles n'avaient guère plus de valeur aux yeux du temps que des perles colorées, pure verroterie propre à séduire les âmes innocentes, mais pas le temps rompu de longue date aux ruses de la raison, et qui en avait vu de toutes les couleurs.

Lui savait que la vraie vie ne rimait pas avec la poésie.

Reimbold était son nom, ce rime ailleurs. Un nom d'emprunt, comme tous les noms.

Le temps était bel et bien ce poète enchevêtré dans les broussailles et les ronces desséchées quelque part en Abyssinie. Le trafic d'êtres humains et le trafic d'armes faisaient florès en ce temps-là pas si lointain.

Dès lors, comment démêler le vrai du faux ? La vie s'interrogeait en pure perte. Il lui fallait aller à l'essentiel, et c'est ainsi que chacun et chacune trouvait dans le temps de ses loisirs une réponse adaptée à sa vigueur propre.

La niaiserie poétique de ce siècle achevait de décomposer les mots.

Quelques syllabes colorées chahutaient encore l'abîme çà et là, mais de mémoire d'homme on n'avait jamais vu plus de trois phrases tenir la route, depuis que le temps entraînait tous et toutes vers l'avenir radieux de l'action bien comprise.

Il fallait en finir une bonne fois avec ce marasme et ce fut fait en un clin d'œil. Le silence qui s'en suivit retentit encore dans les vallées du temps présent.

Les pas du poète résonnent dans la nuit claire.

La pleine lune n'éclaire pas que les promeneurs du soir.

La mauvaise conscience du poète fait tout son charme. Il sait de source sûre que les promeneurs n'ont pas de temps à perdre.

Ils lui empruntent bien quelques bons mots pour passer le temps, mais c'est l'action qui prime, ce bulldozer des temps nouveaux qui finira bien un jour par avoir raison de la colline aux genêts et de tout le reste, comme il vous plaît de le nommer.

Ce n'est, après coup, qu'une question de temps.

Sur le fil du rasoir

En équilibre instable sur le fil du rasoir, mais qui ne l'est ?

Il manque seulement à d'aucuns d'en avoir conscience. Ils ne ressentent pas le fil trop ténu sur lequel ils déambulent en somnambules, tandis que d'autres y marchent résolument.

Il tient la barre bien en équilibre, ses pas ne tremblent pas, et le fil se balance au gré de ses humeurs.

Quand la barre penche trop d'un côté - celle-ci n'est pas très fiable, elle a tendance à varier de poids, sa masse étant instable - le savant équilibre se rompt, et c'est alors qu'il est tenté de lâcher la barre à ses risques et péril, risquant ainsi de perdre le fil de sa vie, ce fil souple sur lequel il chemine depuis tant d'années.

Pour éviter la mise en danger, il lui suffirait d'en finir avec cette longue marche sur le fil ténu des ses pensées en acte, mais le plaisir qu'il en tire est trop grand, aussi, quand la barre rompt l'équilibre en penchant par trop d'un côté ou de l'autre, il s'immobilise, le temps de retrouver l'équilibre de sa marche en avant.

Le fil souple se dandine dans l'air, le temps qu'il faut, le temps que ses pas aiguisent à nouveaux frais le tranchant de la lame.

La barre se reconstitue peu à peu, matière vivante, pensante qui échappe à son contrôle, matière-pensée instable qui palpite entre ses mains.

Il a la tête sur les épaules.

Un jour, chute mortelle, il aura peut-être le coup tranché, mais ce n'est pas pour demain. La barre bien en équilibre dans ses mains, il avance.

Il est la barre et le fil, les pas et l'équilibre instable, cette vie en marche entre ordre et chaos.

Les deux poteaux invisibles qui supportent le fil sont invisibles, il en ignore l'origine.

C'est là, c'est tout. Elle s'impose comme une évidence, cette marche légère qu'il s'impose à lui-même pour réveiller la vie.

La sphère

-1-

En tous sens, j'ai parcouru la sphère, mais comment en être sûr ? Peut-être ne suis-je jamais passé que par le même point.

Ceux qui ont sillonné le globe en tous sens, c'est autre chose. Leur passeport conserve les traces de leurs destinations - ils se sont bien rendus quelque part - mais moi je n'ai laissé aucune trace de mes passages, et la sphère - ma sphère ? - étant d'une absolue monotonie, je n'ai retenu d'elle que le souvenir de mes pas tantôt lourds, tantôt allègres. Personne d'autre que moi n'est jamais venu la fouler ni en troubler les aspérités cachées.

Rien ne saurait entamer la certitude que l'absolu est une contradiction en soi - l'impossible frontière repliée sur ses bords qui ne communiquent pas avec le dehors - contradiction que l'illusion de l'absolu porte à son comble dans son procès de régénération mené à travers le démenti formel que j'en suis, pas après pas, pas censés me rapprocher des autres, quand je fais le premier pas, puis l'autre et ainsi de suite, car enfin la frontière invisible que je ne suis pas est sans cesse reconduite à la frontière par autre que moi qui ne puis éviter d'être moi aux yeux des autres.

Mes voisins ne peuvent ignorer mon existence, même s'ils ne veulent rien savoir de moi. C'est en ne voulant rien savoir de moi qu'ils reconstituent l'invisible frontière de l'absolu qu'ils ne peuvent être tant pour eux que pour moi.

Je ne dis ni oui ni non à la sphère. A sa manière, elle me constitue, mais il y a un reste, et ce reste, c'est moi, ni heureux ni malheureux, qui parcourt la sphère en tous sens à la recherche d'autrui.

Fasse qu'autrui, las de se chercher, me rencontre enfin.

-2-

Le ventre rond avait dit cela à la femme assoupie. Elle s'était endormie sur son ventre. Elle rêvait encore à l'enfant qui serait peut-être un jour le locataire de son être, et plus tard encore l'heureux propriétaire des lieux qu'elle habitait, cette vaste demeure dans le Sud qui lui venait de ses parents. Cette plénitude nauséuse cesserait à la naissance de l'enfant rêvé pour faire place à un tout autre bonheur. Pour l'heure, l'enfant présent en pensée dans son ventre était au centre de toutes ses pensées, mais quand aurait lieu le séisme de la naissance qui verrait la sphère se contracter dangereusement, alors, alors seulement, une issue nouvelle apparaîtrait qui délivrerait l'enfant de la sphère de velours qu'il habitait. Mais le rêve retors s'emparait de cette pensée flottante pour faire d'elle à travers sa pensée *la sphère de soie fraîche qui l'habitait*, sphère, par conséquent qu'elle ne pouvait habiter que de l'extérieur. La rêverie ne tournait jamais au cauchemar éveillé. Rien d'hallucinatoire dans ce qu'il fallait bien appeler une démarche objective, car elle était bel et bien extérieure au processus d'enveloppement qu'elle vivait de l'intérieur, comme si les lèvres de son sexe avait démesurément grandi jusqu'à envelopper le corps de sa pensée devenue la matrice de l'enfant à naître. Au moment critique, la rêverie s'inversait à nouveau doucement : elle était cette sphère qu'elle parcourait de

l'extérieur en tous sens à la recherche d'un point fixe qu'il lui fallait chercher sans cesse en se déplaçant constamment. C'est cette constance de l'emprise de la sphère omniprésente qui faisait d'elle un être double *qui se laissait sphère*, au point qu'elle finissait par s'imaginer être l'enfant baignant dans le liquide amniotique, celui-ci étant alors présent en tous points de l'espace sphérique, c'est-à-dire absolument nulle part. L'enfant qu'elle était devenu pour un temps parcourait la sphère en tous sens à la recherche de sa mère, mais cette mère qu'elle n'était pas, pas encore, à son tour ne pouvant être et se dire mère qu'à la condition expresse d'attendre un enfant, était seule à pouvoir dire intimement à l'enfant qu'il était enfant, *son* enfant, le chair de sa chair. Forte de cette pensée, il lui fallait alors, pour échapper au vertige de la sphère, faire douloureusement retour sur elle-même. Une pensée glaçante s'imposait alors : ayant cessé ses enfantillages, elle devait admettre qu'elle n'attendait pas d'enfant, que personne ne l'attendait et que personne au monde, absolument personne, n'attendait d'elle qu'elle mît au monde l'enfant de ses rêves, hormis elle-même. Redevenu extérieure à elle-même, elle pouvait alors entendre l'aveu initial par lequel elle basculait à nouveau dans la lucidité : aucun homme, jamais, ne désirerait la connaître intimement.

Dès l'abord...

Dès l'abord, le climat fut tendu entre nous.

Quand je vous ai connue, sans envie aucune de faire votre connaissance, votre métamorphose était pour ainsi dire achevée : vous étiez en passe de devenir toute entière l'œuf que vous portiez initialement dans votre ventre et qui commença par vous manger les yeux.

Dans ce récit, je le sais, vous n'accorderez aucune attention à ce que j'ai voulu dire, pour ne retenir que ce que j'ai pu dire. Pourtant, c'est bien là, dans la volonté la plus grande qui échappe à qui croit en être le maître que réside l'absence de pouvoir, l'abandon total à cette force qui va, déliée, incertaine de ses fins, mais résistante, pleine d'affirmations péremptoires et de discours.

Votre excès est là, dans ce filet aux mailles trop grandes pour laisser passer l'infime qui nous lie.

Une vie durant, vous avez été celle par qui le scandale n'arrive pas. Jusque dans votre sommeil, vous avez employé vos forces à réconcilier les extrêmes dans la trame même de votre vie, au détriment de la tension et du hasard, au profit exclusif d'une soif de sécurité qui constitue encore aujourd'hui le fond de votre être.

Nous ne pouvons pas nous entendre, tout au plus nous écouter. D'aucuns parleront de politesse du cœur. Je préfère pour ma part y voir le signe d'un désespoir qui ne se relâche pas. Pour rien au monde, vous ne voudriez de ma place. Vous dites m'envier. Vous vous ingéniez à énumérer les avantages de ma situation. Vos fioritures ne vous coûtent rien qu'un peu de salive.

Écrit à l'encre sympathique, un récit court entre deux vies, un récit que ces deux vies ne liront jamais, trop occupées qu'elles sont à se lier pour mieux déchaîner la hargne et le ressentiment, dans une sorte de solidarité du malaise qui reste, la vieillesse venue, leur seul *ciment*.

Je ne bâtis pas sur un tel matériau, mais j'en use. C'est là ma ruse, la seule qui me soit permise en ces temps de disette. La mort rôde partout. Pas un mot qui ne soit un appel au meurtre, au silence, à la vacuité douceuse d'un terme atteint, d'un lieu de repos comparable à un suaire.

C'est comme si les hommes avaient déposé un grand drap blanc sur l'aube. Un peu de sang coule de dessous le drap. Noces de sang entre l'aube fragile et la brute humaine qui a eu son plaisir...

Et dire qu'un esprit imprudent a écrit que la femme est l'avenir de l'homme. Comment en serait-il ainsi, si celle-là s'ingénie à faire de celui-ci qu'elle élève un tyran repu ?

Jean-Michel Guyot

3 février 2022

Tables des matières

La jeune fille aux cheveux d'or

Ombre et lumière

Un tapis

Les douces terres

D'hier et d'aujourd'hui

Fin de non-recevoir

Le gisant

Une vague de chaleur

De pont en pont

Un con textuel

Germaine

Max

Les neiges

Maudites échelles

Vita Nuova

Un grand malaise

Sur le fil du rasoir

Le grand verger

A pas de loup

La sphère

Dès l'abord